

Eva Voldřichová Beránková, Charles University, Czech Republic

DOI:10.17951/lsmll.2023.47.4.5-16

***Guerre et Londres.* Pour une relecture contemporaine de Céline ?¹**

Guerre and Londres. For a Contemporary Rereading of Céline

RÉSUMÉ

En 2022, Gallimard publie deux « romans inédits » de Céline, racontant la convalescence du brigadier Ferdinand, grièvement blessé sur le front des Flandres (*Guerre*), et les pérégrinations ultérieures du même héros dans la capitale du Royaume-Uni, où Ferdinand vit parmi les proxénètes français (*Londres*). Après avoir examiné les circonstances de la publication des deux textes, nous nous concentrerons sur la représentation directe et indirecte de la guerre, qui fonctionne ici comme une sorte de « péché originel » dont découlent tous les maux ultérieurs, mais aussi comme un changement radical de paradigme dans les rapports entre hommes et femmes, langue écrite et langue parlée, etc.

MOTS-CLÉS

Louis-Ferdinand Céline, *Guerre*, *Londres*, romans inédits, littérature française

ABSTRACT

During 2022, Gallimard released two of Céline's "unpublished novels", recounting Brigadier Ferdinand's convalescence after suffering serious wounds on the Flanders front (*Guerre*), and the same hero's subsequent wanderings through the capital of the United Kingdom, where Ferdinand lives among French pimps (*Londres*). After examining the circumstances surrounding the publication of both texts, we will focus on the direct and indirect representation of the war, which functions here as a kind of "original sin" from which all subsequent evil results, but also as a radical paradigm shift in relationships between men and women, written language and spoken language, etc.

KEYWORDS

Louis-Ferdinand Céline, *Guerre*, *Londres*, unpublished novels, French literature

¹ Le présent article s'inscrit dans le Projet Européen "Beyond security: the role of conflict in building resilience" n. CZ.02.01.01/00/22_008/0004595, financé par le Fonds Européen de Développement Régional, et dans « Cooperatio », le programme de soutien institutionnel de base pour la science et la recherche à l'Université Charles – domaine scientifique : Littérature/Études médiévales.

Eva Voldřichová Beránková, Ústav Románských Studií, Univerzita Karlova, Náměstí Jana Palacha 1/2, 116 38 Praha, eva.voldrichova.berankova@ruk.cuni.cz, <https://orcid.org/0000-0002-1417-8374>

Considérée comme « l'événement littéraire du siècle » (Laurentin, 2022), la redécouverte de plusieurs milliers de feuillets inédits de Louis-Ferdinand Céline, dont Gallimard s'est empressé de publier une partie substantielle au cours de l'année 2022, soulève de nombreuses questions esthétiques, mais aussi éthiques et professionnelles.

Après avoir examiné les étranges circonstances de la parution des deux textes dans une Europe à nouveau confrontée à la guerre, nous allons nous concentrer dans notre article sur plusieurs axes de lecture : Quelle est la représentation directe (*Guerre*) ou indirecte (*Londres*) de la guerre dans les romans inédits de Céline ? Qu'est-ce que *Guerre* et *Londres* nous disent sur le Céline de 1934, légèrement antérieur à l'auteur des furieux pamphlets antisémites tels *Mea Culpa* (1937), *Bagatelles pour un massacre* (1937), *L'École des cadavres* (1938) ou *Les Beaux Draps* (1941) ? Et quelles sont les libertés qu'un éditeur contemporain peut prendre avec les textes inédits d'un auteur controversé, mort depuis plus de soixante ans ?

Nous essaierons de démontrer à quel point la « Grande guerre », comme les Français l'appellent, s'avère une sorte de matrice fondamentale des peurs, obsessions et aspirations céliniennes. Lorsque l'écrivain affirme qu'il « [a] attrapé la guerre dans [sa] tête » (Céline, 2022a, p. 26), il n'a certainement pas à l'esprit uniquement les conséquences de sa fameuse blessure à l'oreille, survenue en 1914. La guerre est progressivement devenue son monde, sa langue et sa sensibilité.

1. L'aventure des manuscrits

Craignant pour leurs vies après la libération, le 17 juin 1944, Céline et sa femme Lucette (accompagnés de leur chat Bébert et munis de faux passeports) quittent l'appartement parisien de la rue Girardon pour s'enfuir au Danemark via Sigmaringen. Le jour même, la maison entière passe aux mains des résistants et environ un mètre cube de papiers personnels, manuscrits et textes inédits que l'auteur a laissés en haut d'une armoire, seront désormais considérés comme une « prise de guerre ». Ils disparaîtront pour près de quatre-vingts ans, l'écrivain ne cessant depuis de crier au « vol », au « pillage », à l'« épuration » :

Céline l'a hurlé sur tous les tons. Dans *D'un château l'autre*, en 1957 : « Ils m'ont rien laissé... pas un mouchoir, pas une chaise, pas un manuscrit... ». Dans une lettre à son ami Pierre Monnier, en 1950 : « Il faut le dire partout si *Casse-pipe* est incomplet c'est que les épurateurs ont balancé toute la suite et fin, 600 pages de manuscrit, dans les poubelles de l'avenue Junot. » Et d'ajouter que ces « pillards » avaient également dérobé un épais manuscrit intitulé *La Volonté du roi Krogold*, quasiment inédit lui aussi. Quelques jours avant sa mort, le romancier écrivait encore dans Rigodon : « On m'a assez pris, on m'a assez dévalisé, emporté tout ! Hé, je voudrais qu'on me rende ! ». (Dupuis, 2021)

Il le fera avec un tel entrain théâtral que de nombreux sceptiques se mettront à douter de cette perte ou, du moins, à en sous-estimer l'ampleur (Gendron, 2022).

Pourtant, en 2006, Jean-Pierre Thibaudat, un journaliste à *Libération*, reçoit un mystérieux coup de téléphone de la part des descendants de l'un des résistants qui ont jadis fouillé l'appartement de Céline. Les inconnus (plus tard identifiés à des membres de la famille Morandat) sont prêts à restituer les manuscrits à condition que Lucette Destouches, la veuve de l'écrivain, ne bénéficie pas financièrement de leur publication.

Comme dans un roman policier, voire une chasse au trésor, Jean-Pierre Thibaudat entreprend de trier, classer et retranscrire cette trouvaille inespérée :

C'est un fatras de feuilles manuscrites éparées, parfois insérées dans des chemises roses d'un des dispensaires où le docteur Destouches a exercé. Des milliers de pages, certaines très abîmées. Mais aussi des textes dactylographiés avec ou sans correction à la main. Mais encore des lettres, des photos, des fiches de compte avec l'éditeur Denoël, des dessins de Gen Paul... je suis abasourdi, sonné. Je mettrai des mois à ordonner ce magma. Mais je comprends vite que je tiens là un trésor. Inouï. (Thibaudat, 2021)

Or, l'énergique Lucette Destouches, professeuse de danse, ne s'éteint qu'en 2009, à l'âge de cent sept ans. Après plusieurs épisodes rocambolesques et une intervention de la police, les manuscrits ont finalement été remis à François Gibault et Véronique Chovin, les héritiers de Lucette Destouches, qui les ont mis à la disposition de la maison d'édition Gallimard.

2. Une édition audacieuse

Même si certains philologues remettent en cause et la datation et le contenu des manuscrits, considérant *Guerre* comme un ensemble de « séquences » originellement prévues pour *Voyage au bout de la nuit*, mais finalement omises dans la version définitive du texte (Mela & Pellini, 2022), la majorité écrasante des chercheurs ont fini par s'accorder sur la structure suivante des manuscrits trouvés : 1600 pages correspondraient à des variantes de *Mort à crédit* ; ensuite il y aurait deux romans inédits, *Guerre* et *Londres*, qui nous intéresseront ici ; suivraient des séquences non-publiées de *Casse-pipe* ; au moins un texte lié à *Guignol's band* ; puis un curieux roman moyenâgeux, *La Volonté du roi Krogold*, qui avait été refusé par l'éditeur Denoël ; un nombre impressionnant de lettres (dont la correspondance avec Robert Brasillach, fort éclairante sur les positions antisémites de Céline) et même certains documents comptables (Chépeau 2021).

Gallimard a tout de suite sauté sur l'occasion, publiant *Guerre* et *Londres* comme deux bestsellers de l'année 2022. Si la presse s'est montrée plutôt élogieuse, n'hésitant pas à qualifier ces inédits de « chefs-d'œuvre » (Burri, 2022 ; Laurentin, 2022 ; Leménager et al. 2022), d'autres spécialistes se sont fait plus critiques, insistant sur le caractère d'« ébauche d'une œuvre qui n'a pas été relue par l'écrivain, et n'est donc pas aboutie ni exempte de lourdeurs » (Perraud, 2022). Le même auteur a également avoué sa déception par l'ouvrage proposé

par Gallimard : « Son exploitation, son édition et sa réception illustrent les failles de l'intelligence française », soulignant la « faiblesse » de la préface de François Gibault, de même que celle de l'appareil critique et du lexique, sinon absents, du moins réalisés sans la rigueur qui semblait s'imposer pour une telle édition (Perraud, 2022).

Quoi qu'il en soit, le roman *Guerre*, couvert d'un bandeau publicitaire « Céline inédit », est tiré à 80 000 exemplaires, ce qui correspond à une quantité quatre fois supérieure à des feuillets inédits de Marcel Proust, publiés en 2021 par la même maison (Gendron 2022). Cinq mois après, *Londres* suivra, dans une édition établie et présentée par Régis Tettamanzi, elle aussi tirée à 80 000 exemplaires. Selon les dernières estimations, plus de 180 000 lecteurs ont déjà acheté *Guerre*, tandis que les ventes d'autres œuvres céliniennes en poche (Folio) ont subitement augmenté de 50 % par rapport à 2021 (Lorrain, 2022). Céline serait donc en train de connaître un véritable revival.

La stratégie Gallimard s'avère simple : publier le plus rapidement possible les éditions non-commentées des inédits, pour satisfaire le grand public, friand de scandales céliniens, et laisser la Pléiade pour après, lorsque les chercheurs auront besoin des versions « actualisées » de *Mort à crédit* ou de *Casse-pipe* (Grossin, 2021).

3. Au commencement était la guerre

La controverse autour de l'identité d'une partie des manuscrits trouvés (roman indépendant versus segments de *Voyage au bout de la nuit*) s'explique, entre autres, par l'omniprésence de la guerre dans les réflexions céliniennes. Tout au long de sa vie, Céline tourne autour de ce traumatisme originel, ressassant ses moindres détails, de sorte qu'il s'avère parfois insidieux de vouloir établir une datation approximative de certains passages, notamment quand ils sont relativement courts.

Comme Henri Godard le résume dans son étude de 2015 :

De tous les écrivains français qui ont été marqués par la Grande Guerre, Céline est sans doute celui sur lequel elle a eu l'action la plus décisive et la plus prolongée. Elle a transformé sa personnalité et sa vision de la société, déposé en lui les germes d'une interrogation métaphysique sur l'homme, et, à terme, fait précisément de lui un écrivain. (Godard, 2015, p. 325)

À première vue, l'engagement militaire de Céline n'a pas été de longue durée : le 27 octobre 1914, donc quatre mois après le début de la Première Guerre mondiale, l'écrivain a été blessé par des éclats d'obus à l'oreille interne et au bras droit. Suite à cette mission – à laquelle il s'était d'ailleurs porté volontaire – Céline a été réformé, d'abord provisoirement, puis définitivement, en janvier 1915.

Pourtant, encore en 1930, l'auteur de *Voyage* écrit à son ami Joseph Garcin :

J'ai en moi mille pages de cauchemars en réserve, celui de la guerre tient naturellement la tête. Des semaines de 14, sous les averses visqueuses, dans cette boue atroce et ce sang et cette merde

et cette connerie des hommes, *je ne m'en remettrai pas*, c'est une vérité que je vous livre une fois encore, que nous sommes quelques-uns à partager ». (Céline, 2009, p. 297)

Son premier roman, lui aussi, transcrit ce devoir de témoigner sans cesse des horreurs vécues :

La grande défaite, en tout, c'est d'oublier, et surtout ce qui vous a fait crever, et de crever sans comprendre jamais jusqu'à quel point les hommes sont vaches. Quand on sera au bord du trou faudra pas faire les malins nous autres, mais faudra pas oublier non plus, faudra raconter tout sans changer un mot, de ce qu'on a vu de plus vicieux chez les hommes et puis poser sa chique et puis descendre. Ça suffit comme boulot pour une vie tout entière. (Céline, 1981, p. 14)

En effet, première d'une longue série de traumatismes, désillusions et injustices, la guerre a servi à Céline d'étalon pour mesurer les perversions sociales modernes : de la colonisation à la pauvreté d'une banlieue parisienne en passant par le travail industriel dans des usines Ford. Bref, l'écrivain est sorti de la Grande guerre dessillé, à jamais guéri d'une naïveté quelconque et susceptible de déceler partout le même jeu de grands mots couvrant une réalité mesquine, égoïste et rapace.

Plus que cela : inspiré de ce que Freud a défini comme thanatos, ou pulsion de mort, Céline la met au centre des préoccupations de Ferdinand Bardamu. Voici une réflexion prémonitoire au sujet de Robinson, un ami-double du protagoniste qui se fera volontairement assassiner par sa propre amante à la fin du roman :

Tout à présent d'ailleurs me faisait repenser à sa sale substance. Ces gens-là même que je regardais par la fenêtre et qui n'avaient l'air de rien, à marcher comme ça dans la rue, ils m'y faisaient penser, à bavarder au coin des portes, à se frotter les uns contre les autres. Je savais moi, ce qu'ils cherchaient, ce qu'ils cachaient avec leurs airs de rien les gens. C'est tuer et se tuer qu'ils voulaient, pas d'un seul coup bien sûr, mais petit à petit comme Robinson avec tout ce qu'ils trouvaient, des vieux chagrins, des nouvelles misères, des haines encore sans nom quand ce n'est pas la guerre toute crue et que ça se passe alors plus vite encore que d'habitude. (Céline, 1981, p. 270)

Expérience courte donc, mais d'autant plus traumatisante, qui finit par contaminer toute l'œuvre romanesque célinienne : *Voyage* ne cesse de se référer à la guerre, *Mort à crédit* décrit la Belle-Époque qui ne peut que déboucher sur une guerre, *Casse-pipe* est directement consacré à la guerre et *Guignol's band* l'évoque au moins indirectement, à travers les bombardements de Londres, etc.

Ce n'est pas pour rien que, dans un entretien de 1939, l'écrivain constate : « Sans le maréchal des logis Destouches, il n'y aurait jamais eu de Céline » (Céline, 1993, p. 130).

4. Représentations directe et indirecte du principal « cauchemar en réserve »

J'ai bien dû rester là encore une partie de la nuit suivante. Toute l'oreille à gauche était collée par terre avec du sang, la bouche aussi. Entre les deux y avait un bruit immense. J'ai dormi dans ce bruit et puis il a plu, de pluie bien serrée. Kersuzon à côté était tout lourd tendu sous l'eau. J'ai remué un bras vers son corps. J'ai touché. L'autre je ne pouvais plus. Je ne savais pas où il était l'autre bras. Il était monté en l'air très haut, il tourbillonnait dans l'espace et puis il redescendait me tirer sur l'épaule, dans le cru de la viande. Ça me faisait gueuler un bon coup chaque fois et puis c'était pire. Après j'arrivais à faire moins de bruit, avec mon cri toujours, que l'horreur de boucan qui défonçait la tête, l'intérieur comme un train. Ça ne servait à rien de se révolter. C'est la première fois dans cette mélasse pleine d'obus qui passaient en sifflant que j'ai dormi, dans tout le bruit qu'on a voulu, sans tout à fait perdre conscience, c'est-à-dire dans l'horreur en somme. Sauf pendant les heures où on m'a opéré, j'ai plus jamais perdu tout à fait conscience. J'ai toujours dormi ainsi dans le bruit atroce depuis décembre 14. J'ai attrapé la guerre dans ma tête. Elle est enfermée dans ma tête. (Céline, 2022a, pp. 25–26)

Voilà l'incipit de *Guerre* qui, d'emblée, dicte le ton de l'ensemble du roman. Le 27 octobre 1914, Ferdinand Bardamu se réveille sur le champ de bataille de Poelkapelle, en Belgique, grièvement blessé au bras droit et à la tête, couvert de sang et entouré des cadavres de ses compagnons d'armes. Il doit faire sept kilomètres à pied pour se faire soigner sommairement.

Cet épisode semble plus ou moins relever d'un témoignage autobiographique, puisque Céline avait subi les mêmes blessures le même jour. Pendant toute sa vie, il se plaindra d'ailleurs de « névralgies, accompagnées de violents acouphènes, comme si un train lui passait dans sa tête » (Céline, 2022a, p. II). Par contre, la fameuse légende de sa « trépanation », soigneusement entretenue par l'écrivain et présente encore dans la préface à la première édition de *Voyage au bout de la nuit* dans la collection de la Pléiade en 1962, est ici omise.

Si les premières scènes du roman, donc la représentation directe de la guerre, correspondent à la réalité, le reste baigne dans une fiction assez baroque, crue, voire pornographique, mais très puissamment écrite. L'hospitalisation de Ferdinand à Peurdu-sur-la-Lys (Hazebrouck) où des infirmières sadiques se livrent à de curieuses pratiques sur les corps des blessés ou des morts est à la hauteur des fantasmes sadiens les plus osés.

Le départ final de Ferdinand pour l'Angleterre est, lui aussi, de pure invention, même si Céline avait effectivement séjourné dans cette ville. Mais à une tout autre époque et dans des circonstances nettement moins rocambolesques.

Le texte de *Londres* constitue une suite à *Guerre*, dont le dernier chapitre décrit précisément le départ du narrateur pour Londres, à l'invitation d'un riche major britannique, amant occasionnel d'Angèle, une prostituée et femme fatale dont il sera encore question ici. Le curieux trio constitué de Ferdinand, du major Purcell et d'Angèle représente le principal lien direct entre *Guerre* et *Londres*, même si d'autres points communs existent encore entre les deux romans.

La guerre n'est présente qu'indirectement dans *Londres*, puisque Ferdinand vit désormais dans la capitale britannique, entouré d'une bande de proxénètes français et de leurs vingt-cinq prostituées. La hantise de la mort ne disparaît pas pour autant : bagarres très violentes, délations, descentes de la police, maltraitance des femmes, meurtres, vols, mutilations et incendies..., rien ne justifie les rêves originels d'un refuge tranquille que Ferdinand développait avec Angèle.

Sur beaucoup de plans, *Londres* représente une sorte de version alternative (et beaucoup plus noire) de *Guignol's band*, un autre roman londonien que Céline avait publié en 1944 et auquel il avait par la suite ajouté une suite intitulée *Le Pont de Londres* (ou *Guignol's band II*, dans la version manuscrite).

L'histoire de *Londres* dure un an environ et elle est contemporaine de la Première Guerre mondiale, commençant au printemps 1916 et s'achevant au mois d'avril de l'année suivante. Or, la chronologie du roman reste peu claire et elle semble gérée bien davantage par les obsessions et les habitudes du narrateur (omniprésence du thanatos, déambulations à travers Londres) que par un souci de restitution du contexte historique. Comme Régis Tettamanzi le rappelle dans la préface de l'œuvre :

Les rares indications temporelles n'aident en rien à établir une chronologie interne ; pas plus que les allusions à la guerre 14, qui ponctuent le roman, certes, mais se font en désordre, et avec des absences de taille : si nous sommes en 1916, comment se fait-il qu'aucun personnage n'évoque jamais la bataille de Verdun ni celle de la Somme ? (Céline, 2022a, p. 9)

Tout porte à croire que Céline se sert ici de la guerre comme d'une sorte de toile de fond, d'une source d'horreur dont les autres violences découlent. Ses souteneurs français échappent, certes, à la mort dans les tranchées, mais juste pour s'entretuer peu après ou pour mener une existence d'animaux traqués en permanence.

5. Inversements hiérarchiques

Si la guerre s'avère omniprésente dans l'univers célinien, c'est que ce dernier est par définition instable et sujet à de nombreux renversements de paradigmes habituels.

Le phénomène est le plus facilement repérable dans les rapports homme-femme. Vers la fin de *Guerre*, Angèle dénonce aux autorités militaires son souteneur et mari Cascade. Ce dernier fait d'abord une tentative de suicide par noyade et, quatre jours plus tard, il est fusillé. Libérée de son homme, Angèle part avec Ferdinand pour Londres où elle se fait entretenir par le riche major Purcell. Le narrateur décrit cette femme insaisissable – à laquelle il va jusqu'à se marier pour tromper la police britannique – comme « énamourée » (Céline, 2022b, p. 407), mais ayant toutefois de « drôles de manières » (p. 407), tandis que,

dans d'autres scènes, Angèle apparaît « vicieuse » (p. 100), « perverse » (p. 424), « capricieuse et traîtresse » (p. 486), voire « dangereuse » (p. 407).

Même si Angèle, l'un des personnages céliniens les plus forts et les plus mystérieux, finit dans un asile de fous, après que le souteneur Moncul lui a fracassé une grosse bouteille de cognac sur la tête, ses audaces semblent avoir encouragé les autres héroïnes du « deuxième sexe ». En effet, tandis que, à la fin de *Londres*, les souteneurs sont tous morts, en prison ou délaissés en exil, les femmes se trouvent libérées par la guerre. Certaines repartent en France pour y trouver des « protecteurs » moins incompetents, d'autres choisissent toutes seules leurs maris et leurs vies futures ou bien elles disparaissent tout simplement de la circulation. À l'origine doublement dominées, en tant que femmes et en tant que prostituées, les héroïnes céliniennes accomplissent une curieuse émancipation finale – à laquelle le lecteur de cet auteur controversé ne s'attendrait pas forcément – et elles ridiculisent rétrospectivement l'ensemble du discours machiste dont le roman regorgeait jusque-là.

Une autre curiosité se trouve liée au personnage d'Athanase Yugenbitz, un médecin des pauvres d'origine juive-polonaise. Nous savons que, quelques années seulement après la rédaction présumée de *Guerre et Londres*, Céline publiera ses fameux pamphlets antisémites dont le ton et le style seront par la suite imités par Lucien Rebatet, Paul Riche et bien d'autres écrivains d'extrême-droite :

Il y a dans l'écriture de Céline, la matrice de l'antisémitisme en vigueur dans les publications de l'Occupation. Un antisémitisme à base d'invectives, de mots outranciers, d'appels désordonnés au meurtre, désémantisés, recomposés, jetés sur le papier comme des syncopes ; un style particulier — celui qui accompagne l'extermination —, la langue (française) de la Solution finale. (Prazan, 2003, p. 21)

Comment s'expliquer alors que, dans *Londres*, Céline fait d'un médecin juif le seul personnage positif du roman ? *Persona non grata* à cause de ses idées révolutionnaires, Yugenbitz vit en exil dans la capitale britannique avec sa femme russe, qui est « la charité même » (Céline, 2022b, p. 157), et ses trois petites filles. Malgré la pauvreté incroyable dans laquelle le jeune ménage baigne, ils prennent en charge Ferdinand et une partie de la bande des maquereaux, partageant avec eux la maison et la nourriture.

Désintéressé, généreux, très hospitalier, Yugenbitz ne sauve pas seulement la vie de plusieurs compagnons du narrateur, mais il fait aussi quelque chose d'encore plus important sur le plan symbolique. C'est lui qui initie Ferdinand à la médecine en lui ouvrant la porte de sa bibliothèque professionnelle et en l'amenant avec lui lors des visites de malades. Le héros n'en revient pas, puisque personne – y compris ses parents – ne l'a encore traité avec tant d'humanité :

Jamais personne ne m'avait fait si plaisir. Je l'ai regardé bien encore. Il se foutait pas de moi. Il ne voulait pas m'enculer non plus. Il voulait vraiment que je cherche à comprendre ce qu'il y avait d'écrit, d'expliqué dans ses livres de médecine, que je m'instruise un peu au lieu de rien faire. Je l'intéressais donc autrement que devenu main-d'œuvre, soldat ? maquereau ? voleur ? déserteur ? fumier ? paillasse ? Je l'intéressais tout simplement alors comme moi seulement, comme un homme ? C'est la première fois que ça m'arrivait. J'y croyais à peine. Jamais personne, surtout d'instruit, avait encore fait attention à ce que je pensais ou ne pensais pas. (Céline, 2022b, pp. 151–152)

Ainsi, assez curieusement, les deux choses les plus sacrées dans l'univers célinien, à la savoir la littérature et la médecine, se trouvent d'emblée liées à un initiateur juif, et puis aussi à une femme, puisque Ferdinand partage ses premières tentatives littéraires avec Angèle, au lit bien évidemment, comme il se doit avec une prostituée :

C'est comme ça que j'ai appris aussi à mettre mes récits en relief, pour [sauver] ma croûte au fond, pas par vice. Je les vois encore se crispier à se rompre, les belles jambes d'Angèle, que je lui détaillais bien, vibrant, implacable, intime à en crever, ce qui se passe au fond de la vie. C'était mon petit talent. J'ai pas toujours tiré à cent mille. En fait ce fut Angèle ma première lectrice. (Céline, 2022b, pp. 294–295)

Il faut rappeler ici qu'il ne s'agit pas de la première incongruité idéologique. Lorsque Céline rédigeait *Guignol's band*, son autre roman londonien, il était déjà connu comme un célèbre pamphlétaire antisémite. Pourtant, à part le médecin Clodovitz – assez sommairement décrit et plutôt neutre comme personnage – le texte ne parlait pas du tout des juifs. Une partie de la presse collaborationniste a d'ailleurs remarqué et déploré cette absence. Un certain Jacques de Lesdain s'écriait par exemple : « Le Céline de 1944 se garde bien de se brûler les doigts aux sujets actuels. Le grand destructeur des Juifs oublie jusqu'à l'existence d'Israël. Qu'a-t-il fait des promesses implicitement contenues dans ses livres précédents ? » (Céline, 1988, p. 1006).

Dans *Londres*, il y a un personnage juif sympathique, comme nous avons vu, et puis toute une multitude de ses compatriotes démunis que l'écrivain mentionne également sans la moindre haine ou animosité. Aux yeux du narrateur, les juifs ne semblent pas différer de tous les autres pauvres :

Les petits magasins juifs sont tassés sur les bords de Mile End Road. Ça n'en finit pas. Des pancartes sur tous les mobiliers en solde si hautes que les buffets disparaissent derrière les descriptions avantageuses. Une taverne si discrète qu'on ne boit que du thé au lait pour un pence et demi. Tout petit salon de misère poisseuse où finissent deux gouvernantes abandonnées qui parlèrent autrefois quatre langues couramment. Elles ne connaissent plus que les numéros de tous les tramways qui passent. Elles retrouvent vers cinq heures après midi le petit commerçant qui ne réussit guère dans les écredons, et qui s'intéresserait lui plutôt aux autobus. (Céline, 2022b, p. 80)

Certes, un lecteur attentif n'a pas de problème à déceler certains clichés antisémites, tels les « doigts d'araignée » de Yugenbitz (Céline, 2022b, p. 271), l'appellation « Yudi » qui revient à deux reprises (p. 404 et 524) ou le très péjoratif patronyme d'« Etrosohn » qui a disparu de la version finale du roman, mais qui est resté dans les manuscrits. Or, de là aux terribles pamphlets céliniens, il y a un fort long chemin à parcourir.

Tout porte à croire que le Céline qui rédige *Guerre et Londres* baigne, certes, dans l'antisémitisme ambiant, mais il n'est pas possédé par cette fureur génocidaire qu'on lui connaît par la suite. Plus que cela : si, dans *Guignol's band*, le narrateur reconnaît au passage que c'est bien un docteur juif rencontré en Angleterre qui avait éveillé en lui la vocation pour la médecine : « C'est comme ça que j'ai débuté, un petit peu ainsi clandestin, au London Freeborn Hospital avec le Dr. Clodovitz, dans la carrière professionnelle » (Céline, 1988, p. 160), dans *Londres*, Céline développe cette relation avec son mentor beaucoup plus amplement, n'hésitant pas à donner libre cours à son admiration pour ce dernier. Reconnaissance tardive d'une dette ? Ou juste une petite nostalgie sans conséquence ?

6. « Je suis un homme à style »

Si *Guerre et Londres* apportent de nombreuses informations et nuances nouvelles sur l'état d'esprit de Céline dans les années 1934–1935, les deux textes inédits confirment une vérité de base que les lecteurs connaissaient déjà des autres œuvres de l'auteur : c'est la guerre qui a modifié le rapport de Céline à la langue française et qui a fini par faire de lui un écrivain.

Dans *Guerre*, Ferdinand raconte à ses compagnons de nombreuses histoires, dont celle du roi Krogold, tâchant de faire de plus en plus dramatique et grotesque. Dans *Londres*, il amuse les filles du docteur Yugenbitz en contant et mimant d'autres récits inventés, narrés dans une langue de plus en plus savoureuse. Par la suite, il fait de même avec Angèle. Parallèlement, le narrateur prend l'habitude de s'adresser au lecteur et d'établir ainsi une sorte de récit second, basé sur la relation Céline-ses connaisseurs et destiné à insérer *Londres* dans un contexte plus large de l'œuvre célinien. À titre d'exemple :

Vous voyez qu'à Londres je commençais à m'intéresser à autre chose qu'à mes infirmités personnelles et mes bourdonnements et blessures. Ça c'est déjà bon signe, que je vais devenir intéressant. (Céline, 2022b, p. 42)

Comme *Guerre et Londres* sont des « manuscrits de premier jet » (Berthelie, 2022), ils représentent une sorte d'atelier ouvert, dans lequel il nous est possible de jeter un coup d'œil curieux. Il se peut que Céline aurait par la suite peaufiné certains passages ou jeté d'autres, il aurait peut-être tendance à atténuer ou, au contraire, exagérer certains effets, mais comme il croyait ses textes « perdus », les

deux romans sont restés tels qu'il les a rédigés dans la première moitié des années 1930. De précieux témoignages de son style de l'époque.

Au printemps 2023 ont paru « deux monuments critiques, rendus indispensables par la redécouverte des manuscrits inédits » (Mourier, 2023), à savoir deux volumes de la nouvelle Pléiade consacrés respectivement aux romans céliniens publiés dans les périodes 1932–1934 et 1936–1947. Ainsi, *Guerre et Londres* se trouvent-ils à l'origine de toute une relecture de la suite de *Voyage au bout de la nuit*. Progressivement, un nouveau Céline émerge ainsi des recherches contemporaines. Assez significativement, il le fait à une époque où la guerre, son sujet de prédilection, frappe à nouveau aux portes de l'Europe.

Références

- Bertheliet, V. (2022, 17 octobre). Latentation de l'espoir : le nouvel inédit de Céline. *Le Grand Continent*. <https://legrandcontinent.eu/fr/2022/10/17/la-tentation-de-lespoir-le-nouvel-inedit-de-celine/>
- Burri, J. (2022, 4 mai). *Un inédit de Céline s'avère être un chef-d'œuvre*. *Le Temps*. <https://www.letemps.ch/culture/livres/un-inedit-celine-savere-un-chefdoeuvre>
- Céline, L.-F. (1981). *Romans*. Tome I. Gallimard.
- Céline, L.-F. (1988). *Romans*. Tome III. Gallimard.
- Céline, L.-F. (1993). *Céline et l'actualité littéraire. 1957–1961*. Gallimard.
- Céline, L.-F. (2009). *Lettres*. Gallimard.
- Céline, L.-F. (2022a). *Guerre*. Gallimard.
- Céline, L.-F. (2022b). *Londres*. Gallimard.
- Chépeau, A. (2021, 6 août). *Des milliers de feuillets inédits de Louis-Ferdinand Céline retrouvés, un « événement extraordinaire » pour les ayants droit*. *France Culture*. https://www.francetvinfo.fr/culture/livres/roman/des-milliers-de-feuillets-inedit-de-louis-ferdinand-celine-retrouves-un-evenement-extraordinaire-pour-ses-ayants-droit_4729471.html
- Dupuis, J. (2022, 29 avril). *Guerre*, roman inédit de Céline et nouveau chef-d'œuvre de l'écrivain. *Le Monde*. https://www.lemonde.fr/livres/article/2022/04/29/guerre-roman-inedit-de-celine-et-nouveau-chef-d-uvre-de-l-ecrivain_6124210_3260.html
- Gendron, G. (2022, 4 mai). *Guerre et au-delà : pour Gallimard, la manne des inédits de Céline*. *Libération*. https://www.liberation.fr/culture/livres/la-manne-celine-20220504_OUFID3HRYJCWROQFMG4JMLOQDQ/
- Godard, H. (2015). Céline. Au commencement était la guerre. In R. Vignest, & J.-N. Corvisier (Eds.), *La Grande Guerre des écrivains : Études* (pp. 325–330). Classiques Garnier.
- Grossin, B. (2021, 18 août). Inédits de Céline : « Mon rêve, ce serait une édition de *Casse-pipe* dès l'année prochaine ». *France Culture*. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/inedit-de-celine-mon-reve-ce-serait-une-edition-de-casse-pipe-des-l-annee-prochaine-7990703>
- Laurentin, E. (2022). Inédits de Céline : qu'est-ce qu'un événement littéraire ? *France Culture*. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-temps-du-debat/inedit-de-celine-qu-est-ce-qu-un-evenement-litteraire-6585681>
- Leménager, G., Philippe, É., & Monnier, V. (2022, 4 mai). *Guerre, l'inédit de Céline, sort enfin après une incroyable histoire. Et c'est un choc*. *Le Nouvel Observateur*. <https://www.nouvelobs.com/bibliobs/20220504.OBS58014/guerre-l-inedit-de-celine-sort-enfin-apres-une-incroyable-histoire-et-c-est-un-choc.html>
- Lorrain, F.-G. (2022, 13 octobre). La seconde vie de Céline en librairie. *Le Point*. https://www.lepoint.fr/livres/la-seconde-vie-de-celine-en-librairie-13-10-2022-2493641_37.php

- Mela, G., & Pellini, P. (2022, 22 juillet). Genèse d'un bestseller. Quelques hypothèses sur un prétendu « roman inédit » de Louis-Ferdinand Céline. *ITEM. Institut des textes et manuscrits modernes*. <http://www.item.ens.fr/guerre>
- Mourier, M. (2023, 13 mai). Céline un peu moins opaque. *En attendant Nadeau*. <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2023/05/13/celine-pleiade/>
- Perraud, A. (2022, 11 mai). *Un Céline inachevé mais déjà sur les rails de la haine*. *Mediapart*. <https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/110522/un-celine-inacheve-mais-deja-sur-les-rails-de-la-haine>
- Prazan, M. (2003). L'antisémitisme de Céline : le style, c'est l'homme. *Les Temps Modernes*, 623, 21–43.
- Thibaudat, J.-P. (2021, 6 août). *Le trésor retrouvé de Louis-Ferdinand Céline*. *Mediapart*. <https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/060821/le-tresor-retrouve-de-louis-ferdinand-celine>